

LE PARALYTIQUE DE LA PISCINE PROBATIQUE

¹⁻² Après cela, il y eut une fête des Juifs, et Jésus monta à Jérusalem. Or, à Jérusalem, près de la porte des brebis, il y a une piscine qui s'appelle en hébreu Béthesda, et qui a cinq portiques.

³⁻⁴ Sous ces portiques étaient couchés en grand nombre des malades, des aveugles, des boiteux, des paralytiques, qui attendaient le mouvement de l'eau ; car un ange descendait de temps en temps dans la piscine, et agitait l'eau ; et celui qui y descendait le premier après que l'eau avait été agitée était guéri, quelle que fût sa maladie.

⁵⁻⁶ Là se trouvait un homme malade depuis trente-huit ans. Jésus, l'ayant vu couché, et sachant qu'il était malade depuis longtemps, lui dit : « Veux-tu être guéri ? »

⁷ Le malade lui répondit : « Seigneur, je n'ai personne pour me jeter dans la piscine quand l'eau est agitée, et, pendant que j'y vais, un autre descend avant moi. »

⁸⁻⁹ « Lève-toi, lui dit Jésus, prends ton lit, et marche. » Aussitôt cet homme fut guéri ; il prit son lit, et marcha.

¹⁰ C'était un jour de sabbat. Les Juifs dirent donc à celui qui avait été guéri : « C'est le sabbat ; il ne t'est pas permis d'emporter ton lit. »

¹¹ Il leur répondit : « Celui qui m'a guéri m'a dit : Prends ton lit, et marche. »

¹² Ils lui demandèrent : « Qui est l'homme qui t'a dit : Prends ton lit, et marche ? »

¹³⁻¹⁴ Mais celui qui avait été guéri ne savait pas qui c'était ; car Jésus avait disparu de la foule qui était en ce lieu. Depuis, Jésus le trouva dans le temple, et lui dit : « Voici, tu as été guéri ; ne pêche plus, de peur qu'il ne t'arrive quelque chose de pire. »

¹⁵⁻¹⁶ Cet homme s'en alla, et annonça aux Juifs que c'était Jésus qui l'avait guéri. C'est pourquoi les Juifs poursuivaient Jésus, parce qu'il faisait ces choses le jour du sabbat.

¹⁷⁻¹⁸ Mais Jésus leur répondit : « Mon Père agit jusqu'à présent ; moi aussi, j'agis. » À cause de cela, les Juifs cherchaient encore plus à le faire mourir, non seulement parce qu'il violait le sabbat, mais parce qu'il appelait Dieu son propre Père, se faisant lui-même égal à Dieu.

¹⁹⁻²¹ Jésus reprit donc la parole, et leur dit : « En vérité, en vérité, je vous le dis, le Fils ne peut rien faire de lui-même, il ne fait que ce qu'il voit faire au Père ; et tout ce que le Père fait, le Fils aussi le fait pareillement. Car le Père aime le Fils, et lui montre tout ce qu'il fait ; et il lui montrera des œuvres plus grandes que celles-ci, afin que vous soyez dans l'étonnement. Car, comme le Père ressuscite les morts et donne la vie, ainsi le Fils donne la vie à qui il veut.

²²⁻²³ « Le Père ne juge personne, mais il a remis tout jugement au Fils, afin que tous honorent le Fils comme ils honorent le Père. Celui qui n'honore pas le Fils n'honore pas le Père qui l'a envoyé.

²⁴ « En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui écoute ma parole, et qui croit à celui qui m'a envoyé, a la vie éternelle et ne vient point en jugement, mais il est passé de la mort à la vie.

²⁵⁻²⁷ « En vérité, en vérité, je vous le dis, l'heure vient, et elle est déjà venue, où les morts entendront la voix du Fils de Dieu ; et ceux qui l'auront entendue vivront. Car, comme le Père a la vie en lui-même, ainsi il a donné au Fils d'avoir la vie en lui-même. Et il lui a donné le pouvoir de juger, parce qu'il est Fils de l'homme.

28-29 « Ne vous étonnez pas de cela ; car l'heure vient où tous ceux qui sont dans les sépulcres entendront sa voix, et en sortiront. Ceux qui auront fait le bien ressusciteront pour la vie, mais ceux qui auront fait le mal ressusciteront pour le jugement.

30 « Je ne puis rien faire de moi-même : selon que j'entends, je juge ; et mon jugement est juste, parce que je ne cherche pas ma volonté, mais la volonté de celui qui m'a envoyé.

31-33 « Si c'est moi qui rends témoignage de moi-même, mon témoignage n'est pas vrai. Il y en a un autre qui rend témoignage de moi, et je sais que le témoignage qu'il rend de moi est vrai. Vous avez envoyé vers Jean, et il a rendu témoignage à la vérité.

34-36 « Pour moi, ce n'est pas d'un homme que je reçois le témoignage ; mais je dis ceci, afin que vous soyez sauvés. Jean était la lampe qui brûle et qui luit, et vous avez voulu vous réjouir une heure à sa lumière. Moi, j'ai un témoignage plus grand que celui de Jean ; car les œuvres que le Père m'a donné d'accomplir, ces œuvres mêmes que je fais, témoignent de moi que c'est le Père qui m'a envoyé.

37-38 « Et le Père qui m'a envoyé a rendu lui-même témoignage de moi. Vous n'avez jamais entendu sa voix, vous n'avez point vu sa face, et sa parole ne demeure point en vous, parce que vous ne croyez pas à celui qu'il a envoyé.

39-40 « Vous sondez les Écritures, parce que vous pensez avoir en elles la vie éternelle : ce sont elles qui rendent témoignage de moi. Et vous ne voulez pas venir à moi pour avoir la vie !

41-42 « Je ne tire pas ma gloire des hommes. Mais je sais que vous n'avez point en vous l'amour de Dieu.

43-44 « Je suis venu au nom de mon Père, et vous ne me recevez pas ; si un autre vient en son propre nom, vous le recevrez. Comment pouvez-vous croire, vous qui tirez votre gloire les uns des autres, et qui ne cherchez point la gloire qui vient de Dieu seul ?

45-47 « Ne pensez pas que moi je vous accuserai devant le Père ; celui qui vous accuse, c'est Moïse, en qui vous avez mis votre espérance. Car si vous croyiez Moïse, vous me croiriez aussi, parce qu'il a écrit de moi. Mais si vous ne croyez pas à ses écrits, comment croirez-vous à mes paroles ? »

(JEAN, ch. V, v. 1 à 47.)

COMMENTAIRES

La plupart des actes de Jésus froissaient les préjugés des docteurs et des officiels. Le scandale, c'est une indigestion spirituelle ; de même que l'estomac rejette un aliment inassimilable, de même notre esprit se révolte devant ce qu'il ne comprend pas. Quelquefois cette répugnance vient de ce que la nourriture est en effet malsaine ; quelquefois l'on s'entête dans des préjugés ; dans ce dernier cas, le scandale est un choc nécessaire qui élargit l'horizon intérieur. Il est bon de ne pas trop se barricader, de se tenir le jugement assez libre pour accueillir le nouveau après un impartial examen. L'impossible, l'incroyable d'aujourd'hui sont fréquemment l'ordinaire des jours suivants. Tout acte est une graine semée dans le champ du futur. Les contemporains du Christ n'ont pas compris cette renovation incessante des choses ; attachés à la lettre du mosaïsme, ils voulaient croire leur loi éternelle et immuable, et leur obstination est une des formes les plus fréquentes de l'intolérance.

Cependant le Sauveur ne perd aucune occasion pour démontrer les caractères originaux de Son œuvre. Qu'Il délie la langue des muets, qu'Il ouvre les yeux des aveugles, qu'Il restaure les paralytiques, l'assistant impartial ne peut pas ne pas voir la puissance souveraine du Thérapeute, libre de tout formalisme, dégagée de toute tradition, commandant sans effort, usant de n'importe quelle méthode. Et, tout de même, cette

sereine invincibilité n'agit jamais sans avoir obtenu la permission du Père. Ce courage indomptable ne verse jamais dans la bravade ; il ose se défendre, il ose fuir quand il le juge utile ; il agit sur le plan physique avec des moyens physiques tant que c'est possible. Et cette Sagesse ramène toujours tout à l'unité, désignant le péché comme seule cause de toute souffrance, indiquant la lutte comme unique moyen d'évolution, préconisant la foi comme remède universel, et la charité comme règle parfaite de toute vie.

Le Christ S'efface toujours ; Il ne veut laisser voir de Lui que l'envoyé du Père.

Le but que les anciens sages proposaient à leurs disciples était l'agrandissement progressif de l'individu ; ils leur faisaient comprendre que la meilleure méthode d'acquérir le bonheur semblait être de discerner le plan providentiel de la création et d'y conformer sa vie. Tandis que le Christ nous offre comme modèle, non la loi du monde, mais le Législateur ; la pratique est mise au-dessus de la théorie, l'acte au-dessus de la science. Le Fils imite le Père, et l'homme imite le Fils, par un effort central, au lieu de circonférentiel, comme dans les polythéismes.

Les rapports du Père et du Fils, qui sont l'Esprit, regardés du plan divin, nous demeurent inintelligibles. La distance est énorme entre notre état actuel et la nature humaine parfaite du Christ ; entre celle-ci et Sa nature divine la distance est sans mesure. Il n'importe. Le progrès est indéfini. Après des périodes dont la longueur déconcerte l'imagination, les progrès accomplis pourront n'être que les préparatifs d'autres états apothéotiques. Il n'y a jamais lieu de s'arrêter, les plus grandes merveilles connues sont les semences de merveilles plus hautes encore, et la force qui conquiert ainsi l'impossible, c'est la foi.

SÉDIR, *Le Royaume de Dieu*, 1927.

Or il y avait dans Jérusalem une piscine appelée la piscine aux brebis, surnommée en hébreu Bethesda, qui avait cinq salles.

Cette *piscine* figure très-bien et la pénitence, et l'état intérieur. Pour la pénitence, c'est une piscine qui sert à guérir toutes les maladies que le péché a causées dans l'âme. Il y a *cinq salles*, c'est-à-dire, cinq entrées, ou différentes manières de se convertir. Elle est encore plus proprement la figure de l'intérieur, qui est *la piscine*, c'est-à-dire, le lieu où l'on trouve la guérison de toutes sortes de maladies ; c'est *la piscine aux brebis*, c'est-à-dire, le lavoir de purification et de guérison pour toutes ces brebis qui veulent bien s'abandonner à leur Pasteur et suivre sa conduite. Il y a *cinq salles*, qui sont cinq moyens d'introduction dans cette piscine ; mais il n'y a qu'une seule piscine ; et celui qui veut guérir absolument ne doit pas seulement se contenter de demeurer dans les salles, mais il faut de plus qu'il soit jeté dans la piscine. Les *cinq salles*, ou moyens d'introduction, sont la lecture méditée, la méditation, l'affection, les actes, et les pratiques extérieures généralement en tout ce qu'elles s'étendent. Toutes ces choses sont des moyens bons et saints qui nous approchent de la piscine ; mais elles ne sont pas la piscine ; tant que nous demeurerons là, quoique nous soyons dans une disposition très-bonne pour une entière et parfaite guérison, et pour une purification foncière, nous ne serons pas cependant purifiés pour cela si nous ne sommes jetés dans la piscine.

Y étaient couchés plusieurs malades, aveugles, boiteux, et d'autres, qui, ayant les membres secs, attendaient le mouvement de l'eau. Parce qu'un Ange du Seigneur descendait de temps en temps dans la piscine, et en agitait seau ; et le premier qui entrait dans la piscine après le mouvement de l'eau, était guéri de sa maladie, quelle qu'elle fût.

Le mouvement de cette piscine se fait en deux temps : l'un, lorsqu'il plaît à Dieu de remuer et mouvoir le fond de l'âme de ce pécheur pour le porter à la pénitence ; alors s'il suit les *premiers* mouvements de son cœur, *il est infailliblement guéri*, et il se convertit immanquablement ; mais si au contraire il laisse passer ce mouvement et qu'il diffère de se convertir, il y a bien de l'apparence qu'il ne se convertira pas. Le propre sens qu'on doit donner à cette explication est que ce sont des âmes qui désirent de se convertir ; mais elles sont malades, et elles ne peuvent presque faire d'effort ; elles attendent le mouvement de l'eau, ou quelque secours favorable ; elles ont cependant un avantage sur les autres pécheurs, qui est, que bien qu'elles soient malades, elles se mettent en état de pouvoir être guéries.

L'autre mouvement de l'eau se fait dans une âme intérieure qui ne pense qu'à vivre dans le repos de la contemplation, dans sa douce tranquillité, qui ne voit rien à faire pour elle, et qui croit tout consommé en elle, à cause de ce grand calme qu'elle expérimente. Tout-à-coup l'Ange de Dieu vient à troubler ce fond calme et paisible ; on sent alors que tout ce qui semblait éteint se réveille ; c'est un trouble et une agitation d'autant plus forte que la tranquillité était plus profonde ; c'est alors une très-dure peine à l'âme, et presque insupportable. Les personnes qui n'ont pas goûté de cette profonde paix ne sentent pas la peine effroyable de ce trouble ; ils vivent troublés sans s'en faire de la peine, et enfin le trouble se passe par l'endurcissement de leur cœur ; mais ceux qui, après une si longue et si profonde paix, éprouvent cette étrange agitation, cela leur est plus insupportable que la mort ; s'ils sont fidèles à se jeter d'abord dans la piscine, qui n'est autre que l'abandon total, ils sont guéris de toute maladie, quelle qu'elle soit ; mais s'ils ne le font pas, ils ne guérissent point.

Il y en a qui, loin de s'abandonner en cet état, se reprennent, et veulent par leur activité rentrer dans leur première paix ; cela est entièrement impossible ; il n'y a qu'à se jeter dans la piscine pour être guéri et radicalement purifié. On dira : mais puisque cette âme était si paisible et si tranquille, qu'elle était si bien, à quoi bon ce trouble de l'eau ? Oh ! c'est qu'elle était paisible, parce qu'elle ne sentait pas son mal et sa propriété ; elle était purifiée extérieurement, mais il y avait une maladie identifiée avec sa nature qu'elle ne connaissait pas ; le calme était sur la surface, et le mal était au fond ; c'est pourquoi il faut que l'Ange trouble cette piscine, et que l'âme s'y jette à corps perdu par un abandon total ; alors elle s'en trouve entièrement délivrée ; et si le trouble revient et que les maux ne soient pas guéris, c'est que l'abandon n'a pas été entier et total ; on a bien approché de l'abandon, qui est comme se tenir dans les salles, mais l'on n'est pas entré dans l'abandon ; c'est pourquoi la guérison n'est pas parfaite ; car ceux qui sont jetés dans cette piscine troublée sont guéris, quelque maladie qu'ils puissent avoir.

Mais il faut remarquer qu'il n'y avait de guéris que ceux qui entraient les premiers après le trouble de l'eau ; ainsi, afin que la guérison soit parfaite, il faut d'abord sans douter, sans hésiter, sans craindre de se noyer, se jeter au premier mouvement de l'eau, au premier instinct ; car si l'on attend qu'on ait raisonné si l'on s'abandonnera ou non, si l'on ne prendra point une autre voie, cela ne fait pas le même effet.

Il y avait là un homme malade depuis trente-huit ans.

Il y a de deux sortes de malades qui sont *longtemps malades* ; les uns sont les pécheurs qui croupissent dans une certaine envie de guérir, mais qui ne cherchent point les moyens pour cela, et qui, n'étant pas aidés, restent dans leurs maux ; les autres malades sont des personnes en qui l'Ange a troublé le fond et qui, loin de s'abandonner à Dieu, cherchent tous les moyens de se tirer de là ; leur mal augmente toujours, loin de diminuer, parce qu'ils ne savent pas qu'il faut s'abandonner. [...]

Jésus l'ayant vu couché, et sachant qu'il y avait longtemps qu'il était malade, lui dit : Voulez-vous être guéri ? Il lui répondit : Seigneur, je n'ai pas un homme qui me mette dans la piscine lorsque l'eau en est troublée, car lorsque j'y vais, un autre me prévient.

Jésus-Christ s'adresse à cet homme et lui demande *s'il veut être guéri* ; premièrement, pour faire voir qu'il faut le consentement et la volonté pour la guérison ; secondement, pour donner à connaître que cette piscine était sa figure, et que c'était lui qui était la piscine probatique qui devait nous guérir de tous nos maux ; et qu'en quelque état que nous soyons, si nous savons nous abandonner à lui, nous sommes entièrement guéris. La réponse de ce pauvre malade est admirable ; il dit qu'il a demeuré si longtemps dans son mal *parce qu'il n'a point d'homme qui l'aide* ; presque tous les retardements dans la vie spirituelle ne viennent que de ce que l'on ne trouve point d'homme qui entende les voies de l'abandon et qui y puisse jeter l'âme. Jésus-Christ a souvent pitié de ces personnes qui n'ont point d'homme, et il les met lui-même dans cette voie, après avoir tiré leur consentement.

Jésus lui dit : Levez-vous, prenez votre lit et marchez.

Jésus lui dit : *Levez-vous*, c'est-à-dire, sortez de votre pénible repos pour prendre une route contraire ; le repos vous a porté et vous a soutenu, il faut à présent que vous portiez votre repos partout. Il y a un temps où l'âme est soutenue, appuyée, reposée dans son repos, et il y a un autre temps où elle porte son repos partout ;

elle ne se repose plus dans son repos, mais elle se repose dans son marcher, et elle soutient le même repos qui l'a soutenue.

À l'instant l'homme fut guéri ; et il porta son lit et marcha. Mais parce que c'était le jour du Sabbat, les Juifs dirent à celui qui avait été guéri : C'est aujourd'hui le jour du Sabbat, il ne vous est pas permis de porter votre lit. Il leur répondit : Celui qui m'a guéri m'a dit : Prenez votre lit et marchez.

On n'entre pas plutôt dans l'abandon selon la volonté de Dieu qu'on est guéri de tous ses maux. Porter son lit et marcher, c'est entrer dans la liberté des enfants de Dieu, où le marcher ne peut interrompre le repos, ni le repos le marcher. Il se trouve quantité de personnes qui s'opposent à ce dernier état et disent qu'il ne faut pas quitter son repos, ni en sortir contre la volonté de Dieu ; mais ils ne voient pas que cette âme n'en sort que par la volonté de Dieu ; et si elle viole en quelque manière la volonté de Dieu générale pour tous, elle entre dans sa volonté particulière ; mais comme l'on a de la peine à entrer dans cette volonté particulière, la guérison entière est une marque que c'est la volonté de Dieu que les choses soient de cette sorte ; c'est pourquoi cet homme n'a point d'autre réponse à donner aux objections qu'on lui fait, sinon : *Celui qui m'a guéri m'a dit : Prenez votre lit et marchez.*

Ils lui demandèrent qui était cet homme qui lui avait dit : Prenez votre lit et marchez. Mais celui qui avait été guéri ne savait pas qui il était, parce que Jésus s'était retiré, à cause qu'il y avait là beaucoup de peuple. Depuis, Jésus le trouva dans le temple et lui dit : Vous voyez que vous avez été guéri ; ne péchez plus, de peur qu'il ne vous arrive un plus grand mal.

Après que Jésus a fait ce coup, il se retire à cause du tumulte des créatures. L'âme après sa guérison est étonnée qu'elle ne trouve plus celui qui l'a guérie. On veut lui faire rendre raison de son état ; et elle n'en peut rendre aucune raison ; elle ignore souvent quel est celui qui l'a guérie, et comment cette guérison s'est faite, jusqu'à ce qu'enfin Jésus-Christ, se présentant pour une seconde fois, avertit cette âme qu'elle est entièrement guérie, mais qu'elle ne fasse plus d'infidélité, de peur que ses maux ne deviennent plus dangereux que les premiers. Les maux et les infidélités qui se commettent après avoir reçu de grandes grâces de Dieu sont bien plus dangereux que les crimes des plus grands pécheurs.

Cet homme alla déclarer aux Juifs que c'était Jésus qui l'avait guéri. Ce qui fut cause qu'ils persécutèrent Jésus parce qu'il faisait ces choses au jour du Sabbat.

Les actions les plus saintes sont souvent mal interprétées ; et lorsque l'envie et la jalousie s'en mêlent, on ferme les yeux à ce qu'il y a de plus grand et de plus divin, pour n'envisager que certaines formalités extérieures qui ne sont point de l'essence ; car enfin, le Sabbat n'était institué que pour s'abstenir de toute œuvre servile et de tout péché, et les Juifs voulaient même s'abstenir de toutes bonnes œuvres ; et c'est ce qu'on ne doit point faire. Il faut transgresser innocemment le Sabbat lorsqu'il s'agit de la gloire de Dieu. Il y a des personnes qui entendant parler du repos de la contemplation, le veulent garder si exactement et si religieusement qu'ils ne voudraient pas l'interrompre pour quoi que ce soit au monde. Il faut quitter l'action lorsque Dieu ne demande autre chose de nous ; mais il faut quitter le repos pour l'action sitôt que Dieu marque sa volonté en ces choses. Il était de conséquence pour la vie intérieure que Jésus-Christ transgressât le jour du Sabbat et qu'il agît en ce jour ; car alors il agissait comme Fils de Dieu, et faisait voir que ce qui était un repos pour l'homme était une action pour lui ; plus nous nous reposons, plus Dieu agit en nous et pour nous ; de sorte que plus notre repos est profond, plus l'action de Dieu est forte. C'est ce qui faisait que Jésus-Christ prenait plaisir à faire des guérisons le jour du Sabbat, pour nous convaincre que lorsque nous nous reposons en Dieu, c'est alors qu'il guérit nos maux avec plus de soin.

Jésus leur dit : Jusqu'ici mon Père n'a point cessé d'agir, ni moi je ne cesse point d'agir avec lui.

Jésus-Christ parle ici des opérations extérieures et intérieures de la Trinité. Dieu dans toutes ses opérations intérieures est toujours agissant, puisqu'il produit incessamment son Verbe. Son Verbe agit aussi continuellement avec lui ; et cette action mutuelle du Père et du Fils produit le S. Esprit. Or cette action continue de Dieu en lui-même n'interrompt pas un moment ce repos qu'il prend en lui-même. Dans ses opérations extérieures, il agit toujours incessamment en faveur des hommes ; mais cette action ne l'interrompt

point dans son repos. Jésus-Christ proteste qu'il *ne cessera point d'agir* en faveur des hommes avec son Père ; il veut donc que les hommes le laissent agir en eux ; et c'était sur l'opposition que les Juifs avaient à le laisser agir qu'il dit ces choses. Il ne cesse point d'agir et d'opérer dans les âmes, pourvu qu'elles le laissent faire. Sitôt que l'âme est mise dans l'état Apostolique, elle participe à l'action de Dieu, en sorte que son repos n'arrête point son action, ni son action n'interrompt point son repos.

Jeanne-Marie GUYON, *La Sainte Bible avec des explications et réflexions qui regardent la vie intérieure*, tome XVI, 1683.

« Il y avait là un homme malade depuis 38 ans. Jésus, le voyant couché et apprenant qu'il l'était depuis si longtemps, lui dit : “Veux-tu être guéri ?” » Et combien de fois Je vous demande, à vous aussi, comme à chacun : « Veux-tu être guéri ? » Et quelle est la réponse que J'obtiens dans la plupart des cas ? « Oui, de tout mon cœur, mais il ne faut pas qu'il y ait trop de peine ! » C'est ainsi partout, et quand Je mets la main sur l'un ou l'autre pour le guérir vraiment, surtout si c'est par des remèdes amers (ce qui est la seule chose possible), il s'y oppose des pieds et des mains.

Le malade de l'étang de Bethesda, qui était là depuis 38 ans et qui, à cause de son infirmité, ne pouvait atteindre l'eau au moment où l'ange l'y poussait, savait bien ce que c'était que de souffrir longtemps sans secours, tandis que d'autres, qui pouvaient s'y mouvoir plus facilement, étaient plus vite secourus. C'est précisément pour cela que J'ai eu pitié de lui, et bien que Je savais que les Juifs ne seraient pas contents que Je le guérisse, et de surcroît un jour de sabbat, Je savais aussi que les souffrances avaient usé son âme, et qu'après la guérison du corps, il y aurait aussi la guérison de l'âme.

Ce que J'ai fait là pour ce malade, Je le fais maintenant pour beaucoup, souvent non pas une, mais plusieurs fois. Je fais ressentir à certains, par diverses circonstances défavorables, la fragilité de leur corps ou la courte durée du bonheur terrestre, afin de leur montrer le vide et la vanité de ce monde terrestre et de son existence corporelle, et de leur prouver qu'ils ne sont pas faits pour ce monde seulement. Et lorsque, las de souffrir, ils lèvent enfin les yeux vers le ciel et y cherchent la consolation, Je les appelle aussi : « Veux-tu être guéri ? » Que la réponse soit toujours affirmative, cela va de soi, mais guéris dans quelle mesure ? Là nos points de vue divergent habituellement. Ma volonté est de rendre leur âme saine, tandis que celui qui souffre n'a le plus souvent en vue que sa condition terrestre, sa propre volonté étant de revenir, une fois restauré, là où il en était avant sa maladie ou son malheur, même au risque d'empirer son état, afin de récupérer ce qu'il croit avoir perdu.

Et ainsi, Mes chers enfants, Mon appel, comme celui de Jean-Baptiste dans le désert, est le plus souvent vain. Les hommes n'en tiennent pas compte, et même si Je comble chaque jour de bienfaits et de grâces le plus ingrat, pour le convaincre de la vanité de ses faux efforts, et que Je lui crie chaque jour : « Veux-tu guérir ? », ou bien il n'entend pas Ma voix, ou bien, s'il l'entend, il interprète l'aide autrement que Je ne l'ai voulue.

À vous aussi, et à d'autres encore, J'ai crié : « Veux-tu être guéri ? » Vous aussi, vous tombez tous malades à la piscine de Bethesda, c'est-à-dire à l'eau de la vie terrestre qui, si elle n'est pas utilisée spirituellement et à des fins spirituelles, ne fait que favoriser la vie terrestre et ne devient salubre que lorsqu'un rayon de lumière de la vie céleste vivifie divinement les éléments qui y gisent morts et les transforme en vie d'âme. Vous aussi, vous êtes tombés malades ; certain ont prêté attention au rayon de lumière du ciel plus tôt, d'autres plus tard, certains ont pu se détacher plus tôt des choses terrestres, d'autres plus tard ; l'appel « Veux-tu guérir ? » vous a été adressé à tous et, comme il convient à Mon cœur de Père, Je dois l'avouer, vous – la plupart du moins – avez répondu à Mon appel et vous vous êtes soumis patiemment à tous les moyens que J'ai trouvés nécessaires pour l'un ou l'autre, afin de lui rendre la santé spirituelle et de lui montrer le chemin vers Mon cœur et sa félicité.

Si votre Père vous appelle, il vous dira encore plus souvent : « Veux-tu guérir ? », surtout si les circonstances terrestres peuvent vous faire chanceler ; faites attention à cet appel et reprenez courage le plus

vite possible pour ne pas reculer du niveau que vous avez atteint, car il est généralement deux fois plus difficile d'avancer pour la deuxième fois que pour la première.

« Veillez et priez, de peur que vous ne tombiez en tentation », criai-je un jour à Mes disciples en une heure douloureuse ; Je vous le crie aussi : si vous voulez guérir, veillez et priez, de peur que vous n'entendiez pas la voix de Mon Père quand Je vous appelle ! Pensez bien que c'est un court laps de temps, le temps de cette vie où l'on fait tant de choses, et une grande éternité après, où l'on profitera du capital acquis ici !

C'est pourquoi, Mes chers enfants, quittez l'étang de Bethesda, quittez ce monde terrestre et ses attraites ! N'attendez pas que le spirituel transforme le terrestre en céleste, faites comme le malade de 38 ans, répondez à Mon appel de Père, prenez votre lit et marchez avec Moi, vers Moi et, selon Mes paroles, vers la félicité éternelle, par l'amour pour Moi et pour votre prochain !

Le malade de l'étang de Béthesda, lui aussi, renonça au remuement de l'eau, crut à Mon appel et Me suivit, après que l'appel et Ma parole l'eurent guéri. Vous aussi, répondez à Mon appel et jetez-vous dans Mes bras ! Emportez votre lit, vos défauts qui vous restent de la vie terrestre, ayez confiance en Moi, Je vous soulagerai encore de ce fardeau et ferai oublier le lit ou les mauvaises habitudes qui vous ont servi de support dans votre vie, afin que vous puissiez un jour être accueillis dignement par Moi le Père, purs et sans tache dans Mes cieux !

« Veux-tu être guéri ? » Je crie encore aujourd'hui à chacun, répondez tous par « oui ! » par un joyeux et cordial « Oui d'Amour », et vous ne méconnaîtrez pas, même si les moyens employés peuvent souvent faire mal, le médecin qui veut vous guérir, et vous tomberez un jour à ses pieds avec reconnaissance, parce que Lui, le Créateur et Père, vous a jugés dignes de suivre le chemin court, bien que plus difficile, de sa grâce et de son amour, qui mène directement à son cœur, au lieu d'attendre que l'eau de l'étang de la vie terrestre, agitée par les puissances célestes, vous délivre et vous purifie de tous vos péchés et de toutes vos infirmités !

Répondez donc à Mon appel : « Veux-tu être guéri ? » et vous verrez bientôt que Celui qui vous appelle ainsi vous fera faire le premier pas vers votre guérison. Celui qui vous lance cet appel sait aussi guérir de la bonne manière, c'est-à-dire éventuellement par la croix et la souffrance, mais en vous soutenant par Sa bénédiction paternelle sur le bon chemin qui mène à Son cœur ! Amen ! Amen ! Amen !

Gottfried MAYERHOFER, *Dons spirituels*, message du 9 avril 1870.

Aux temps des Hébreux, lorsqu'un malade avait recouvré la santé, lorsqu'un Israélite avait obtenu une faveur du Ciel, il se rendait au Temple pour y offrir un sacrifice en remerciement de la grâce obtenue. Voyez l'Évangile, le Christ ne recommande-t-Il pas cette pratique au paralytique de la piscine ? Mais nous, que faisons-nous quand nous avons obtenu une faveur du Ciel ?... Rien, ou presque rien. Cependant le joug du Maître est léger, je dirais même trop léger.

Il a toujours été dit qu'il faut remercier en esprit et en vérité, alors nous récitons quelques prières, et c'est tout !... Je vous le répète : quand on a obtenu une grâce, c'est sur l'autel de son cœur qu'il faut offrir un sacrifice à Dieu. Et, à ce sujet, nous savons tous que le Christ a dit : « Ce que vous faites au plus petit d'entre les miens, c'est à Moi que vous le faites. » Il faut donc faire pénitence en se privant de quelque chose, non pour le garder afin de s'en servir plus tard, mais en faire profiter quelqu'un que nous n'aimons pas et qui en a besoin.

C'est là LA VÉRITÉ DU SACRIFICE DE REMERCIEMENT. Et si plusieurs d'entre nous qui avaient déjà reçu ne reçoivent plus comme la première fois, c'est qu'ils n'ont pas accompli l'offrande prescrite, qu'ils n'ont pas tenu la promesse faite. Hâtez-vous donc de réparer cet oubli.

Jules RAVIER, *Lueurs spirituelles*, 1920.